

UN JEU DE BOURSE,

OU

LA BASCULE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR MM. PICARD, WAFFLARD
ET FULGENCE ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE
DU GYMNASÉ DRAMATIQUE, LE JEUDI 26 JUILLET 1821.

~~~~~  
PRIX : UN FRANC 50 CENT.  
~~~~~



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N° 51.

~~~~~  
1821.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

- GAUTIER**, ancien marchand  
ébéniste, retiré du commerce **M. BERNARD-LÉON.**
- BÉLANGER**, riche avoué.. **M. DORMEUIL.**
- BOUDET**, leur ami commun. **M. SARTHÉ.**
- GUSTAVE**, jeune avocat,  
fils de Bélanger..... **M. DUVERNOIS.**
- BASSOT**, ancien clerc de Bé-  
langer, et maintenant cour-  
tier marron..... **M. PERLET.**
- SOPHIE**, fille de Gautier... **M<sup>me</sup> ESTHER-DORMEUIL.**
- TOMY**, valet de Bassot..... **M<sup>lle</sup> CAROLINE.**
- UN GARÇON DE CAISSE**  
d'agent de change..... **M. LUDOVIC.**

---

*La Scène est à Paris.*

# UN JEU DE BOURSE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

---

Le théâtre représente un passage public, dans lequel se trouvent plusieurs maisons; à droite du spectateur, un riche hôtel; à gauche, une petite maison, toutes deux avec des écriteaux. Au milieu, une maison simple, mais jolie.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, *seul.*

J'AI beau chanter et donner le signal convenu, Sophie ne descend pas; c'est une indignité! une perfidie!... Un pareil retard est sans excuse!... On va bientôt ouvrir la porte du passage qui donne sur la rue basse, et alors... Mais il n'y a peut-être pas de sa faute.

*Il va près de la porte, et chante :*

Plaignez, plaignez l'amant fidèle.

Personne ne répond... (*appelant à voix basse*) Sophie!... Sophie!... (*haut.*) Ah! grand Dieu! si son père s'était aperçu de nos petits rendez-vous du matin! Il y a des pères capables de pousser l'indiscrétion jusqu'à ouvrir les lettres adressées à leurs filles.. Mais non.. monsieur Gautier est un brave homme qui ne soupçonne rien, et si Sophie ne vient pas, c'est qu'elle m'a oublié; c'est qu'un autre plus heureux.. Ne lui laissons pas la gloire d'avoir

rompu la première... Cependant pour n'avoir pas de reproches à me faire...

*Il chante:*

Plaignez, plaignez l'amant fidèle.

Mille femmes dans la société me dédommageront de sa perfidie ; si je veux me marier, mademoiselle Gerval, la fille de ce notaire, n'est-elle pas un parti fort brillant ? La veuve de ce colonel d'état-major n'est-elle pas aussi fort agaçante ? Son sourire est enchanteur...

*Il retourne chanter encore :*

Plaignez, plaignez l'amant fidèle.

## SCÈNE II.

GUSTAVE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ah ! vous voilà, Mademoiselle ! Depuis une demi-heure, je chante sous votre fenêtre, et vous feignez de ne pas entendre.

SOPHIE.

Allons, mon ami, n'allez-vous pas encore quereller ? N'avons-nous pas assez de sujet d'inquiétude ?

GUSTAVE.

J'ai une grande nouvelle à vous donner, et qui n'est peut-être pas si malheureuse pour vous.

SOPHIE.

Tant mieux, car j'en ai une bien mauvaise à vous apprendre.

GUSTAVE.

Mon père a perdu hier 400,000 francs. Une hausse

dans les effets publics a opéré sa ruine en moins de quelques heures.

SOPHIE.

Eh bien, Monsieur Gustave, le coup qui a ruiné votre père a enrichi le mien. La hausse des rentes nous a fait faire une fortune immense.

GUSTAVE.

Et vous trouvez cette nouvelle-là mauvaise ?

SOPHIE.

Et vous trouvez la vôtre bonne ?

GUSTAVE.

Eh ! mais sans doute ; mon père ayant refusé de m'accorder votre main, parce qu'il était plus riche que le vôtre, j'espérais que nos fortunes étant égales, aucun obstacle ne s'opposerait à notre bonheur.

SOPHIE.

Mon père étant devenu plus riche que le vôtre, je tremblais qu'à son tour il ne fit aujourd'hui les mêmes difficultés que votre père avait faites jusqu'à présent.

GUSTAVE.

Mon père loue son appartement. Voyez-vous les écriteaux... *Grand et bel appartement à louer ; Calèche à vendre... Chevaux anglais à vendre.*

SOPHIE.

Le mien a fait aussi mettre un écriteau. Voyez-vous ; il quitte son modeste logis, pour acheter un hôtel, rue de la paix. Il vient de commander une calèche à la d'Aumont, une voiture de voyage, un tilbury.

GUSTAVE.

Vous aviez raison de vous affliger, ma chère Sophie ; si la fortune tourne ainsi la tête de monsieur Gautier, il ne faut pas espérer qu'il prenne pour gendre un jeune avocat, fils d'un avoué qui va être obligé de vendre sa charge.

SOPHIE.

Peut-être... Je ne perds pas tout à fait l'espérance. J'avoue que nous avons été sensibles au refus que monsieur Bélanger, votre père, a fait de consentir à notre mariage, lorsque monsieur Boutet, notre ami commun, qui demeure là, juste entre nos deux maisons, lui en fit la proposition. Mais voilà monsieur Bélanger malheureux, mon père est un excellent homme, il m'aime, il vous estime ; il peut bien vouloir se donner des laquais, des hôtels, des calèches ; mais il ne voudra pas faire le malheur de sa fille.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BOUTET, *sortant de sa maison.*

BOUTET.

Fort bien. J'étais sûr de les trouver ensemble.

GUSTAVE.

Ah ! c'est vous, monsieur Boutet !

BOUTET.

Eh bien ! mon petit Démosthènes, comment vont les plaidoyers ? Avons-nous beaucoup de plaintes en calomnie ?... beaucoup de procès scandaleux ?... et celui

d'hier?... paraît-il enfin constant que le sieur B\*\*\* a rencontré sa femme au bois de Boulogne avec le sieur L\*\*\* ? J'aime assez le scandale lorsqu'il ne m'atteint pas.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher Monsieur Boutet, de plus grands intérêts m'occupent en ce moment. Hier, par suite de spéculations sur la rente, mon père a été ruiné, et celui de Sophie a fait une fortune considérable.

BOUTÉT, *vivement.*

“Ah ! grand Dieu ! ( *à Gustave.* ) Votre père ruiné ! ( *à Sophie.* ) votre père enrichi ! Allons, c'est fort bien ; jouez gros jeu à la bourse, messieurs les bourgeois de Paris... En vingt-quatre heures faites votre fortune, ou ruinez-vous... Quitte ou double, c'est charmant... monsieur Gautier, ancien marchand, retiré là ( *il désigne la maison de Gautier* ), dans un petit logement, le voilà qui hausse.. monsieur Bélanger, l'un de nos gts avoués, logé là ( *il désigne l'hôtel occupé par M. Bélanger* ), dans un superbe hôtel, le voilà qui baisse : cela fait bascule... Grâce au ciel, je ne bouge pas, je reste où je suis, moi ( *il montre sa maison* ), faisant le pivot, pour ainsi dire, entre eux deux ; et n'ayant dans mon appartement ni la simplicité de l'un, ni la magnificence de l'autre.

SOPHIE.

Mon père est dans une joie, une agitation...

BOUTÉT.

Je ne m'étonne plus si, hier en rentrant, on m'a remis un mot d'écrit, par lequel il me prie... je cherchais

à me rendre compte de la demande qu'il me fait...  
 mais je devine... ( *Il lit.* ) « Mon cher Boutet, vous  
 » avez de l'esprit, du goût, de la littérature; faites-  
 » moi l'amitié, dès demain, de courir chez tous les li-  
 » braires, et de me composer une bibliothèque. Tâchez  
 » de me découvrir tous les auteurs modernes qui ont  
 » du génie. Je vous demande bien pardon de la peine  
 » que cela vous donnera... Tout à vous. » Votre père,  
 mon cher Gustave, doit être désespéré.

GUSTAVE.

Oui; cependant il montre de la fermeté, et surtout  
 il cache sa ruine; ainsi, n'ayez pas l'air de savoir...  
 mais, entre nous, il ne lui reste plus que six mille fr.  
 de rente du bien de ma mère; et il ne sait comment  
 faire face aux engagements qu'il a contractés.

BOUTET.

Quand je me rappelle ce qu'il m'a dit, lorsque je lui  
 parlai, il y a huit jours, de votre mariage avec Sophie.  
 « M. Gautier est un honnête homme, c'est mon voisin,  
 » je ne le connais que de vue. On m'a dit beaucoup de  
 » bien de lui; mais j'ai d'autres projets sur Gustave; j'ai  
 » de belles connaissances au ministère des affaires étran-  
 » gères; je lance mon fils dans la diplomatie, et avant  
 » trois mois il est secrétaire d'ambassade. » Là-dessus  
 l'imagination du cher Bélanger fait cent châteaux en  
 Espagne: il voit déjà son fils parcourant le Nord, fai-  
 sant les délices des Cours de Vienne et de Berlin, char-  
 mant toutes les jolies femmes, épousant une baronne  
 allemande, revenant ensuite faire l'admiration des sa-



lons de la Capitale avec un frac élégant décoré d'ordres étrangers.

GUSTAVE.

Et voilà qu'une hausse de quelques centimes disgrâce d'avance le futur ambassadeur.

BOUTET.

Mais, comment Gautier, homme tenant à ses vieilles habitudes, a-t-il pu se décider à risquer ses fonds ?

SOPHIE.

C'est Monsieur Bassot qui lui a mis en tête de jouer à la bourse.

BOUTET.

Qu'est-ce que ce Monsieur Bassot ?

GUSTAVE.

Un ancien clerc de mon père, qui a quitté l'étude pour se lancer dans les affaires. C'est un sot, un étourdi; mais il a de l'audace, de l'activité.

SOPHIE.

Depuis quelque temps, il venait assidûment à la maison faire sa partie de reversis; il nous a dit qu'il était faiseur d'affaires; mais qu'il allait acheter une charge de courtier de commerce; il cherchait même à décider mon père à lui fournir un cautionnement. Bref: il s'est tellement emparé de son esprit, qu'ils ont fait des affaires ensemble, et vous voyez qu'ils ont réussi.

BOUTET.

Et pourquoi ne pas s'adresser à un agent de change? il aurait trouvé là sûreté, honneur, conscience et bon conseil; tandis qu'avec ces gens qui exercent sans patente, qui n'ont point d'état déterminé... j'espère tou-

*Un Jeu de bourse.*

2

tefois que mon ami Gautier sera trop raisonnable pour se laisser éblouir, et refuser, parce qu'il est riche, une alliance à laquelle il tenait quand il n'avait qu'une fortune médiocre; pour vous, mon cher Gustave, il ne vous reste plus, après avoir épousé votre Sophie, qu'à tâcher d'être utile à votre père; à continuer d'endosser la robe noire, et aller à l'audience faire de la bonne prose... si cela vous est possible.

GUSTAVE.

Si cependant il survenait quelques obstacles?

BOUTET.

Oh! comptez sur moi; je suis là pour les surmonter, et suis votre ami à la vie et à la mort; c'est une dette que j'acquitte; après le service que vous m'avez rendu!

GUSTAVE.

Quel service?

BOUTET.

N'est-ce rien que d'avoir obtenu par votre éloquence un bon jugement qui me sépare de ma femme? je n'ai jamais mieux senti les bienfaits de l'art oratoire... aussi depuis ce temps-là j'honore votre profession à un tel point, que je ne saurais passer devant un avocat sans ôter mon chapeau.

SOPHIE.

Je retourne près de mon père; car il pourrait s'apercevoir de mon absence... À tantôt, mon cher Gustave. Allons, espérons.

GUSTAVE, *reconduisant Sophie.*

Moi je rentre dans mon cabinet pour terminer la pé-

raison d'un plaidoyer. (*A Boutet.*) N'oubliez pas ce que vous avez promis.

*Il rentre chez lui.*

## SCENE IV.

BOUTET, *seul.*

" Ces pauvres enfans ! ma foi, je m'emploierai avec plaisir à faire leur bonheur . . . Mais sont-ils assez extravagans, mes chers voisins ! Celui qui est ruiné, il n'y a rien de mieux à faire qu'à l'aider et à le consoler ; mais l'autre, est-ce un compliment que je dois lui adresser ? ma foi, non ; c'est une bonne morale, un sermon ! eh bien ! il croira que c'est l'envie qui me fait parler ; moi, si content de ma petite fortune ! Eh ! mais cette rentrée de soixante mille francs qui m'est arrivée, et avec laquelle je me proposais d'acheter un joli petit bien de campagne, ne vaudrait-il pas mieux les risquer ? . . . Boutet, mon ami, soyez sage ; si, au lieu de grossir vos fonds comme votre ami Gautier, vous alliez les compromettre comme votre ami Bélanger . . . cependant . . . maudite tentation !

*Il réfléchit dans un coin du théâtre.*

## SCENE V.

BOUTET, BASSOT.

BASSOT, *sivement.*

C'est charmant, c'est délicieux ! Quatre banquiers ruinés, six capitalistes qui ont manqué, et vingt cour-

tiers marrons qui vont quitter la place. Tant mieux, il y aura plus d'affaires pour ceux qui restent.

BOUTET.

Eh ! mais, cette figure-là ne m'est pas inconnue.

BASSOT.

Que de selliers et carrossiers ruinés ! que de tailleurs qui attendront long-temps le montant de leurs mémoires !

BOUTET.

Parbleu ! je crois que c'est ce Bassot dont nous parlions tout-à-l'heure.

BASSOT.

Que de femmes sensibles qui vont perdre leurs bien-fauteurs ! eh bien ! elles en trouveront d'autres. Une révolution de bourse n'est pas une calamité ; ce n'est qu'un revirement.

BOUTET.

C'est lui ; je me rappelle l'avoir vu dans l'étude de Bélanger. Eh bien ! Monsieur, comment cela va-t-il ?

BASSOT, *vivement.*

Soixante-dix-huit trente, Monsieur.

BOUTET.

Ce n'est pas cela, Monsieur ; votre santé ?

BASSOT.

Ah ! fort bonne, Monsieur, excellente. (*Tirant son portefeuille.*) Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié la note de Monsieur Gautier ; je suis vraiment d'une étourderie ! (*Appelant.*) Tomy, Tomy.

BOUTET.

Faisons-le un peu jaser, et voyons s'il y a quelque solidité. Eh ! pourquoi ne tenterais-je pas aussi la fortune ?

BASSOT, à *Tomy qui entre.*

Cours bien vite chez moi, et rapporte la liasse de papiers qui est sur mon secrétaire, je t'attends. (*Tomy sort.*) (*A Boutet.*) Pardon, les traits de Monsieur ne me sont point inconnus ; mais je ne saurais dire où j'ai eu l'honneur de le voir.

BOUTET. -

Chez Monsieur Bélanger, lorsque vous y logiez. Presque tous les matins je vous apercevais à votre fenêtre du quatrième étage, faisant des signes.....

BASSOT.

Ah ! oui. A cette petite danseuse de l'Ambigu-Comique, à qui j'adressais des vers, et qui tient aujourd'hui à Londres une maison d'éducation de jeunes demoiselles. Vous vous nommez Boutet, si je ne me trompe, et vous êtes aussi l'ami du cher Gautier.

BOUTET.

Précisément. Voilà un grand changement dans la fortune de Monsieur Gautier ; je vous en fais mon compliment ; car c'est vous, dit-on, qui avez négocié toutes les opérations du cher voisin.

BASSOT.

C'est vrai, Monsieur, moi je mène les affaires rondement. A la Bourse, surtout, il ne faut jamais d'hésitation ; on me confie des fonds : vingt-quatre heures après, ils sont perdus ou doublés ; voilà le commerce en grand.

BOUTET, à *part.*

Diable ! doublés, bon ; mais perdus ! (*Haut.*) C'est une audace qui vous a réussi, mais qu'il serait peut-être

dangereux de vouloir imiter ; car enfin , sans aller bien loin , ce pauvre Monsieur Bélanger . . .

BASSOT.

Que lui est-il donc arrivé ?

BOUTET.

Il n'a pas joué aussi heureusement que Gautier.

BASSOT.

Eh bien ! cela ne m'étonne pas... Un pauvre homme, un bien pauvre homme , sous tous les rapports : je vous dis cela entre nous . . . Je végétais dans son étude , et je m'applaudis de l'avoir quittée. Griffonner toute la journée du papier timbré , être obligé de sortir de table avant le dessert ; avec cela feu madame Bélanger avait cinquante ans , pas d'espérance de devenir un jour premier clerc ; je menais chez lui une existence maussade ; mais , ma foi , maintenant je répare le temps perdu. La Bourse . . . la Bourse ! je ne connais plus que cela.

BOUTET.

Je conçois votre enthousiasme d'après le gain considérable que vous avez fait.

BASSOT.

C'est-à-dire , Monsieur , entendons-nous. Le gain n'est pas pour moi. J'ai joué avec les fonds de monsieur Gautier , je l'ai aidé de mes conseils , et je puis dire que le désintéressement et l'amitié la plus pure m'ont dirigé dans toutes mes opérations . . . Cela pouvait-il être autrement ? Un homme si bon , si honnête . . . une fille céleste... Je me contente d'une moitié dans les bénéfices sans aucuns frais.

BOUTET, *à part.*

Moitié !... Mais c'est trop modeste.

BASSOT.

Et j'espère avant peu, avec cet argent et mes petites économies, être en mesure d'acheter un cabinet d'affaires ; car je ne suis encore que courtier-marron, ou couliissier, ce qui est la même chose pour le fonds. Un titre me donnerait plus de poids, plus de considération, plus de crédit.

BOUTET.

Oui ; mais c'est un état bien restreint.

BASSOT.

Restreint ? Eh ! Monsieur, nous nous mêlons de tout ; nous embrassons tout, nous entreprenons tout... Nous avons des intelligences partout. Une visite, une politesse, un dîner, un cadeau gagnent à nos clients maîtres, commis, secrétaires, valets de chambre, journalistes... Nous sommes admis, reçus avec courtoisie au palais, au trésor, chez les négociants, et les gros banquiers de la Capitale. Un cabriolet nous est aussi nécessaire qu'autrefois une demi-fortune à un médecin. Nous gagnons de l'argent, et nous faisons des affaires dans nos déjeûners à la fourchette, dans nos dîners chez les frères Provençaux, en prenant des glaces chez Tortoni, en allant aux petits spectacles où nous sifflons les mélodrames où le peuple sanglotte ; et même auprès de la tendre amie, à qui, en échange de sa tendresse, nous offrons des cadeaux, des bijoux, des cachemires plus ou moins chers... le sentiment n'a pas de prix.

BOUTET.

Pardon, Monsieur, d'avoir méconnu tous les avantages du métier. (*à part.*) Voilà un entretien qui ne me donne pas une très-bonne opinion du personnage.

BASSOT.

Est-ce qu'à l'exemple de son ami Gautier, Monsieur aurait quelques fonds à me confier ?

BOUTET.

Oh ! Monsieur, en affaires, je suis bien simple, bien candide.

BASSOT.

Tant mieux, Monsieur, c'est ce qu'il nous faut... La candeur est une si belle vertu.

BOUTET.

Je crois voir quelques périls.

BASSOT.

Des périls!... aucun... je connais la tactique de la rente mieux que personne. Informez-vous de moi ; demandez à tous les faiseurs d'affaires s'ils connaissent Alexandre Bassot. D'abord lorsque je joue à la hausse, je ne sors rien de ma poche : j'achète à terme, et à l'échéance, je dois la différence ; il n'y a donc que mon honneur de mis en avant.

BOUTET.

Je vois que vous êtes prudent, et que vous ne risquez pas grand chose.

BASSOT.

Et puis je suis tellement au fait de toutes nos ruses de guerre, qu'il m'est impossible de donner dans aucun piège. Je connais toutes les gentilleses qu'on peut faire,



les nouvelles alarmantes que l'on répand sourdement, les domestiques que l'on habille en courriers, et que l'on fait galoper ventre à terre... j'avais bien pensé à en exécuter une qui m'aurait fait rouler sur l'or... c'était de gagner quelqu'employé du télégraphe, afin d'avoir les nouvelles de la première source; mais ils sont incorruptibles.

BOUTET.

Décidément cet homme est un intrigant... Ah! mon pauvre Gautier, à qui as-tu confié tes intérêts!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOMY.

TOMY.

Monsieur, voilà les papiers que vous m'avez demandés, et voici des lettres qui viennent d'arriver.

BASSOT.

Je sais ce qu'elles contiennent... Cours chez madame Richard, dis-lui que si son mari est de garde aujourd'hui, j'irai passer une partie de la soirée chez elle. Voici deux lettres: l'une pour un auteur qui demande à emprunter de l'argent, et l'autre pour un grand seigneur qui veut engager le bien de sa femme. Ils demeureraient tous deux dans la même maison; ne va pas faire de gaucherie. Il y a des grands qui font de l'esprit, et des auteurs qui singent les grands seigneurs; on peut confondre.

*Tomy sort.*

*Un Jeu de bourse.*

3

## SCÈNE VII.

BASSOT, BOUTET.

BOUTET.

Monsieur, je désirais vivement faire la connaissance d'un homme aussi profond et aussi habile. (*A part.*) Je sais maintenant à quoi m'en tenir. (*Haut.*) J'ai l'honneur de vous saluer.

## SCÈNE - VIII.

BASSOT, *seul.*

Ce bon Bontet est tout émerveillé de mon mérite. Bien ! voilà un nouveau client que je me ménage... Quant au père Gautier, si je profitais de son enthousiasme pour lui demander sa fille... Quel bon tour à jouer à ce petit Gustave qui se permettait, parce que j'étais dernier clerc dans l'étude de son père, et par conséquent chargé de toutes les courses, de me faire porter ses lettres à ses maîtresses... Eh ! mais attendez donc : il est évident qu'il aime cette petite Sophie ; n'y aurait-il pas de danger, si je l'épousais ?... Allons... allons, je m'arrête à des puérlités... un spéculateur doit toujours voir les choses en grand.

## SCÈNE IX.

BASSOT, GAUTIER.

GAUTIER.

Eh ! vous voilà, mon cher Bassot, mon bon ami

Bassot; que je vous embrasse ! J'éprouve en vous voyant une émotion, un mouvement de reconnaissance, et de sensibilité. . . car enfin, c'est à vous que je dois ma fortune.

BASSOT, *affectant de s'attendrir.*

Mon cher monsieur Gautier, ma joie est égale à la vôtre. . . Je suis si heureux d'avoir pu vous être utile ; vous êtes un si galant homme. . . ah !

*Il s'essuie les yeux.*

GAUTIER.

Ce bon Bassot, il en pleure ; c'est comme moi. . . Je sortais encore à pied, mais pour la dernière fois ; je n'aurai mes équipages que demain, et je rougirais d'aller en fiacre. D'ailleurs comme il s'agit de chercher un appartement, il n'y a pas de mal que j'aie à pied, tout en me promenant, et regardant les maisons, les hôtels.

BASSOT.

C'est assez la mode chez les gens riches de courir ainsi les rues de Paris modestement.

GAUTIER.

Oui, *incognito*. Eh bien ! mon ami, nous avons fait une jolie récolte à la bourse d'hier ; mais qui diable se serait douté qu'en achetant et en revendant des rentes, et souvent sans en avoir une seule petite de cinquante francs, on pouvait s'enrichir d'un jour à l'autre.

BASSOT.

Oh ! il y en a qui s'y trompent : il y a quelquefois des bouillons bien amers à avaler.

GAUTIER.

Des bouillons ?

BASSOT.

C'est un terme du métier.

GAUTIER.

C'est une langue toute entière qu'il faudrait apprendre.

BASSOT.

Oh ! qu'à, les reports, les primes, les achats, ferme, fixe, ou fin de mois, être à cheval, ce qui signifie ne pas s'exposer : le cours du ruisseau, ce qui veut dire le cours qui se fait après le coup de cloche.

GAUTIER.

C'est pis que le latin auquel je n'ai jamais pu mordre ; mais la langue de la bourse vaut mieux, on en profite sans la savoir et sans la comprendre. Et vous dites donc, mon ami, mon cher ami, que c'est 400,000 f. qui me reviennent à la fin du mois.

BASSOT.

400,540 fr., il est survenu une baisse, vous avez acheté pour livrer fin du mois ; il est survenu une hausse, vous avez vendu toujours pour fin du mois ; il est clair que la différence vous revient tout entière. Vous comprenez ?

GAUTIER.

Parbleu ! si je comprends, c'est clair, je toucherai 400,000 et quelques cents francs.

BASSOT.

Au surplus je vous ai apporté le bordereau, pour que vous examiniez votre situation : le voici. *(Il remet un papier à Gautier.)* Or ça, il ne faut pas nous endormir.

GAUTIER.

Sans doute, il ne faut pas nous endormir.

BASSOT.

Il faut pousser tandis que nous sommes en veine.

GAUTIER, *vivement*.

Poussons, poussons, mon cher ami.

BASSOT.

Je ne viens vous voir qu'un instant en passant, pour prendre vos instructions, et je retourne sur-le-champ...

GAUTIER.

A la bourse?

BASSOT.

C'est-à-dire dans le voisinage; sur le boulevard, ou dans passage du Panorama, s'il vient à pleuvoir.

GAUTIER.

Ah! oui, dans la coulisse.

BASSOT.

C'est cela; voyez-vous que vous commencez à entendre la langue... Or çà, qu'allons nous faire?

GAUTIER.

Oui, qu'allons nous faire?

BASSOT.

Voulez-vous m'en croire, il faut risquer.

GAUTIER.

Risquons, risquons, mon ami.

BASSOT.

Il y a des gens qui jouent sur leurs pressentimens; moi je joue selon les conjectures, les probabilités, les nouvelles, non pas publiques, officielles, mais secrètes, confidentielles, vraies ou mêmes fausses; car souvent

c'est précisément parce que la nouvelle est fausse qu'elle devient avantageuse au spéculateur qui a un peu de génie et d'habitude.

GAUTIER.

Quelle tête, quelle tête il faut avoir !

BASSOT.

Nous sommes comme cela une bande de douze ou quinze, tous honnêtes, délicats, qui nous entendons et nous soutenons mutuellement. Or, hier nous étions en hausse ; d'après les renseignemens qui me sont parvenus, tout incline à la baisse ; nous avons vendu hier, il faut acheter aujourd'hui.

GAUTIER.

Eh bien ! mon ami, achetons, achetons.

BASSOT.

Qu'il survienne seulement une baisse d'un franc vingt-cinq centimes, votre capital est doublé.

GAUTIER.

Doublons, doublons, mon cher ami.

BASSOT.

Vous me donnez commission.

GAUTIER.

Parbleu !

BASSOT.

C'est entendu. Je reviendrai bientôt vous apporter des nouvelles, et présenter mes hommages à votre aimable fille.

GAUTIER.

Ah ! ma fille ! c'est pour elle autant que pour moi que je suis enchanté ; savez-vous qu'à présent la voilà un bon parti.

BASSOT, *soupirant.*

A qui le dites-vous, mon ami.

GAUTIER.

Vous soupirez! qu'est-ce? qu'avez-vous?

BASSOT.

Rien, rien.

GAUTIER.

Bassot, mon cher Bassot, versez vos secrets dans le sein de l'amitié.

BASSOT, *de même.*

Ne m'interrogez pas.

GAUTIER.

Je vous devine, vous aimez ma fille.

BASSOT.

Qui, moi? je serais assez téméraire, assez indiscret!

GAUTIER.

Il n'y a pas de témérité, il n'y a pas d'indiscrétion; vous aimez ma Sophie, ne craignez pas de me l'avouer.

BASSOT.

Eh! quel serait le jeune homme assez insensible pour la voir sans l'adorer?

GAUTIER.

Eh bien! mon ami, elle est à vous.

BASSOT.

A moi? se peut-il? mais songez donc que je ne fais que commencer.

GAUTIER.

Oui, mais vous irez loin.

BASSOT.

Sans mentir, vous êtes un excellent homme; croyez

que ce n'est pas la fortune. . . car enfin, qu'est-ce que l'argent?

GAUTIER.

Eh! mon dieu, oui; qu'est-ce que l'argent, en comparaison du cœur et du sentiment?

BASSOT.

Votre fille pour compagne, un peu d'aisance et une chaumière. . . J'ai pensé qu'après le mariage nous pourrions élever une maison de banque.

GAUTIER.

Bien vu. Sous la raison Gautier, gendre et compagne; nous pourrions prendre pour commis le petit Bélanger; je m'y intéresse.

BASSOT.

Oh! il ressemble à son père, il n'a pas grand esprit.

GAUTIER.

Eh bien! nous en ferons un caissier.

BASSOT.

C'est cela. Allons, tout est convenu, je pars.

GAUTIER.

Allez, allez bien vite faire vos affaires, et revenez encore plus vite pour faire la cour à ma fille.

BASSOT.

Monsieur Gautier, je ne suis pas démonstratif, expansif comme tant d'autres; j'ai une sensibilité intérieure qui se concentre... je vous quitte, pénétré d'amour, de reconnaissance... ainsi donc nous achetons. Mon mariage, notre maison de banque, notre chaumière, une existence toute sentimentale... qu'il me sera doux de pouvoir remplir, en honnête homme, mes



devoirs d'amant, d'époux, de père et de citoyen. (*Tirant sa montre.*) Je me sauve bien vite. Ah! mon dieu! déjà midi, 25 centimes.

*Il sort.*

## SCENE X.

GAUTIER, *seul.*

Comme il aime son état! il n'en sort pas; midi, 25 centimes. Oh! l'aimable homme! l'aimable homme! Non content d'avoir fait ma fortune, le voilà qui épouse ma fille. Elle sera bien plus heureuse avec lui qu'avec ce petit Bélanger; mais si ce petit Bélanger était aimé. Oh! non, ma fille a trop de cœur, trop de fierté dans l'âme. Je ne suis donc plus un simple bourgeois retiré avec 4500 fr. de rente, fruit de longues économies: me voilà capitaliste! voyons la note que vient de me remettre l'ami Bassot, et sachons positivement où j'en suis.

*Il se retire sur un côté du théâtre, et parcourt la note que Bassot lui a remise.*

## SCENE XI.

BÉLANGER, GAUTIER.

BÉLANGER, *sortant de sa maison sans voir Gautier.*

Morbleu! est-ce avoir du guignon... tout me faisait croire à la baisse; les voilà qui poussent à la hausse sans savoir pourquoi, et je suis ruiné.

*Un Jeu de bourse.*

4

GAUTIER, sans voir Bélanger.

J'avais acheté à 73-45, j'ai vendu à 78-60, il est clair que je gagne la différence qui est de 5 fr. 15 c.

BÉLANGER.

J'ai vendu à 73-45, je suis obligé de prendre à 78 60, il est clair que je perds la différence qui est de 5 fr. 15 c.

GAUTIER.

Quel bénéfice !

BÉLANGER.

Quel désastre !

GAUTIER.

La belle invention que ces petites spéculations.

BÉLANGER.

C'est une chose infâme que l'agiot.

GAUTIER.

Cela vaut mieux que la loterie.

BÉLANGER.

C'est pire que la roulette et le trente-un.

GAUTIER.

C'est le cas d'acheter, d'acquérir.

BÉLANGER.

Me voilà obligé de tout vendre.

GAUTIER.

Il ne tient qu'à moi de me faire éligible.

BÉLANGER.

Je ne pourrai pas même rester électeur.

GAUTIER.

Et je ne manquerai pas de me faire éligible, parce

qu'enfin on ne sait ce qui peut arriver, et si j'étais là je dirais mon mot comme un autre.

BÉLANGER.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon fils que je gémis. Par bonheur j'ai le bien de sa mère dont je peux faire ressource. J'ai donné commission à mon agent de change de vendre si la hausse se soutient... allons, du courage.

GAUTIER.

Bassot va donc disposer de mes capitaux, et si le bon Dieu nous fait la grâce de nous accorder cette petite baisse d'un franc vingt-cinq centimes, me voilà millionnaire.

BÉLANGER.

Surtout n'ayons pas l'air d'un homme ruiné, cela porte malheur : du calme, de la sécurité, la mine riante.

GAUTIER.

Commençons par chercher un appartement.

BÉLANGER.

Malheureusement je ne peux pas garder mon logement ; il m'en faut un beaucoup moins cher.

GAUTIER, apercevant l'écriteau qui est sur la porte de  
*Bélangier.*

Qu'est-ce que c'est ? un écriteau sur la porte du voisin.

BÉLANGER, apercevant l'écriteau qui est sur la porte de  
*Gautier.*

Ah ! ah ! un appartement à louer.

GAUTIER, lisant.

« Grand et bel appartement orné de glaces; avec écurie et remise. » C'est ce qu'il me faut.

BÉLANGER, lisant.

« Petit appartement à louer sur-le-champ, avec petite cave, petit grenier. » Voilà pourtant où j'en suis réduit.

GAUTIER, apercevant.

Ah ! voilà quelqu'un qui lit... Eh ! mais vraiment, c'est monsieur Bélanger, mon voisin.

BÉLANGER.

C'est monsieur Gautier.

GAUTIER.

Ah ! c'est vous qui regardiez l'écriteau qui est sur ma porte ?

BÉLANGER.

Ne regardez-vous pas celui qui est sur la mienne ?

GAUTIER.

C'est vrai... mais il est impossible que mon petit appartement vous convienne ?

BÉLANGER.

En effet ; mais, par suite d'arrangemens, je vais passer une partie de l'été à la campagne que je viens d'acheter, et provisoirement, pour mon étude ; je me contenterai d'un pied à terre à Paris.

GAUTIER.

Ah ! j'entends ; eh bien ! moi, mon voisin, il m'est arrivé un grand bonheur : hier, par suite d'une petite spéculation...

BÉLANGER.

En vérité !... (*A part.*) Il y a des gens heureux.

GAUTIER.

Quel est le prix de votre appartement ?

BÉLANGER.

Quatre mille francs.

GAUTIER,

C'est pour rien.

BÉLANGER.

Le prix du vôtre ?

GAUTIER.

Quatre cent cinquante francs.

BÉLANGER.

C'est encore cher.

GAUTIER.

Une chambre à coucher qui vous servira de cabinet : une autre pour votre fils ; un salon qui fera votre étude, un fort joli grenier pour vos clercs. . . vous serez fort bien.

BÉLANGER.

Vous serez plus au large en prenant ma place, huit pièces de plein pied. Cet hiver j'ai donné des bals charmans, et je jouissais de l'envie que j'inspirais à mes confrères, et à leurs femmes.

GAUTIER.

Eh bien ! je donnerai des bals l'hiver prochain, où j'inviterai tous les ébénistes du faubourg Saint-Antoine.

BÉLANGER, *à part.*

Diable, j'ai peut-être eu tort de refuser sa fille...  
(*haut.*) Et peut-on savoir quelle est l'heureuse spéculation qui vous a enrichi ?

GAUTIER.

Je ne m'en cache pas, j'ai joué sur les rentes.

BÉLANGER.

Et vous avez gagné ?

GAUTIER.

Plus de 400,000 francs.

BÉLANGER, *s'écriant.*

Ah ! mon Dieu !

GAUTIER.

Qu'avez-vous donc ?

BÉLANGER, *se remettant.*

Ce que j'ai ? beaucoup de joie du bonheur qui vous arrive... (*A part.*) Juste la somme que j'ai perdue.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, BOUTET.

BOUTET.

Ah ! mes chers voisins, votre serviteur. Je ne suis pas fâché de vous trouver ensemble. (*Gaiement à Gautier.*) Recevez mon compliment de félicitation, mon cher Gautier... (*D'un air triste à Bélanger.*) Mon cher Bélanger, recevez mon compliment de condoléance.

BÉLANGER, *à part.*

Allons : en voilà un qui est déjà instruit.

BOUTET, *à Gautier.*

Je me réjouis sincèrement de votre bonheur. (*à Bélanger.*) Votre malheur m'a vivement consterné.

GAUTIER.

Quel malheur donc ?

BÉLANGER, *à part.*

Que le diable l'emporte avec sa compassion.

BOUTET.

Mais, mon cher Gautier, c'est le cas de ne pas se laisser éblouir par la prospérité... Du courage, mon cher Bélanger, ne restez pas accablé sous l'infortune.

BÉLANGER.

Qui ? moi, accablé ! Dieu merci ! je ne manque ni de force d'âme, ni de ressources. J'ignore qui a pu si bien vous instruire... Il est certain qu'hier, tandis que Monsieur gagnait en jouant à la hausse, j'ai perdu quelque petite chose en jouant à la baisse ; mais cela ne m'incommode pas ; je n'ai pas besoin de faire le beau joueur par amour-propre.

GAUTIER.

Ah ! vous jouez aussi sur les rentes... Prenez garde, prenez garde, monsieur Bélanger, il faut un certain tact qui n'est pas donné à tout le monde.. Vous voyez que tout le monde n'y prospère pas.

BOUTET.

Eh ! oui, je te conseille de t'en vanter.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUSTAVE, *sortant de la maison de son père, et restant dans le fond.*

GUSTAVE.

Bon ! les voilà tous deux, et monsieur Boutet est avec eux.

BOUTET.

Quant à moi, mes bons amis, je sors de chez mon notaire, et je crois avoir trouvé le petit bien de cam-

pagne que je désirais... J'ai rendez-vous à deux pas d'ici chez mon vendeur ; mais avant d'y aller, je ne suis pas fâché d'avoir une petite conversation avec vous.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SOPHIE, *sortant de chez son père, et restant au fond du théâtre.*

SOPHIE.

Je ne m'étais pas trompée : mon père et le père de Gustave avec monsieur Boutet.

BOUTET.

Monsieur Bélanger, est-ce que vous ne serez pas plus raisonnable cette semaine que la semaine dernière ? Pourquoi vous opposer au mariage de vos enfans ? Allons, soyez bon père : ils s'aiment ; ne contrariez point leur inclination.

GAUTIER, *à part.*

Diable !

BÉLANGER.

Eh ! vraiment, mon cher Boutet, je me suis déjà dit bien des choses sur ce sujet. J'avais refusé dans le premier moment, c'est tout simple ; mais, ma foi, en y réfléchissant... Allons, qu'ils s'épousent, et qu'ils soient heureux.

GUSTAVE, *accourant.*

Se peut-il ? Quoi, mon père, vous consentez ? Ah ! Sophie, quel bonheur !

SOPHIE, *s'approchant.*

C'est à vous que nous en avons l'obligation, monsieur Boutet.



BOUTET.

Ah ! vous nous écoutiez.

GAUTIER, *à part.*

Eh ! mais...

BOUTET.

Eh bien ! mon ami Gautier, te voilà content, j'espère. Si vous m'en croyez, vous ne perdrez pas de temps ; en retournant chez mon notaire, je vais lui dire de rédiger le contrat.

GAUTIER.

Un moment, un moment : tu te presses, tu nous presses.

BOUTET.

N'est-ce pas ce mariage que tu désirais la semaine dernière ?

GAUTIER.

Je n'en disconviens pas ; mais depuis la semaine dernière les circonstances ont bien changé.

BÉLANGER.

Et, comme beaucoup d'honnêtes gens, vous changez avec les circonstances ?

GUSTAVE.

Ah ! Monsieur Gautier, se peut-il que la fortune vous ait déjà enivré ?

GAUTIER.

Vous me connaissez mal : oui certainement, me voilà riche, et j'espère bien devenir encore plus riche ; mais je ne suis ni fier ni insolent, je ne méconnais pas mes amis, j'ai toujours beaucoup d'estime pour vous, Monsieur Gustave... mais vous n'aurez pas ma fille.

SOPHIE.

Quoi ! mon père, vous auriez la cruauté ?... Moi, qui accourais si joyeuse de vous voir ensemble.

GAUTIER.

Allons, Mademoiselle Gautier, songez au rang que vous allez tenir dans le monde. Je suis loin de vouloir vous inspirer de l'orgueil ; je ne me permettrai pas de faire sentir à Monsieur qu'à présent il y a vraiment inégalité entre vous et son fils : je vous prierai seulement de vous souvenir que Monsieur vous a inhumainement refusée, et que c'est un affront qu'une demoiselle bien née ne peut pardonner.

SOPHIE.

Eh ! mon père, je ne suis pas ambitieuse : parce que votre fortune a changé, mes sentimens n'ont point changé.

BOUTET.

Eh ! quoi, tu n'es pas ému de l'inclination de ces chers enfans ?

GAUTIER.

Ne cherche pas à m'attendrir, j'ai besoin de toute ma gaieté... Laissons ce mariage, et parlons d'autre chose... Fais-moi l'amitié, dans tes courses, mon cher Boutet, de me louer pour demain une loge d'avant-scène aux *Bouffa*... j'ai trop de goût maintenant pour m'en tenir à *Franconi*, et à la *Porte Saint-Martin*. D'ailleurs, au-dessus de mille francs d'impositions, on est tenu de raffoler de la musique italienne... (*il chante.*)  
*Oh! la souperba mousica! quella melodia deliciosa!*

BOUTET.

Comment ? Est-ce que depuis hier tu sais l'italien ?

GAUTIER.

Monsieur, ma fille a eu un maître pendant trois mois.

GUSTAVE.

Monsieur Gautier, de grâce...

GAUTIER.

Cela ne se peut pas, mon ami, cela ne se peut pas. Nous autres gens du monde, nous n'avons qu'une parole... J'ai promis ma fille à un autre.

GUSTAVE.

O ciel ! Quoi ! Monsieur, déjà ?

BOUTET.

Et à qui donc ?

GAUTIER.

A Bassot.

SOPHIE.

Suis-je assez malheureuse !

BÉLANGER.

Mon ancien clerc ?

BOUTET.

Eh ! mais, mon ami, j'ai causé tantôt avec ce Bassot... C'est un mauvais sujet.

GAUTIER.

Ah ! oui, un mauvais sujet qui me fait gagner quatre cent mille francs en un tour de main ; qui joue sur les rentes, selon les conjectures, les probabilités, et les nouvelles qu'il fabrique... N'en parlons plus, c'est une affaire décidée.

BOUTET.

Vous voyez, mes enfans ; j'ai fait ce que j'ai pu. L'heure me presse ; et puisque je ne peux pas arranger vos affaires, je vais terminer les miennes. La raison et le bon sens haussent ou baissent chez vos parens selon le cours de la bourse ; ce n'est pas ma faute... Adieu, mon cher Gautier.

GAUTIER, *frédonnant.**Addio, cherissimo Boutetto.*

## SCENE XV.

LES MÊMES, hors BOUTET.

BÉLANGER.

Je n'insisterai pas, Monsieur ; ce n'est pas moi qui de nouveau ai parlé de ce mariage... Grâce au ciel, je ne suis pas ruiné... (*A part.*) Mon clerc l'emporter sur mon fils ! Voilà les humiliations qui commencent. (*Haut.*) Venez avec moi, Gustave ; si Monsieur veut voir mon appartement, il en est le maître : j'ai donné les instructions nécessaires à mon concierge. Quant à moi, j'ai le temps de voir le sien... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

*Il sort.*

GUSTAVE.

Ah ! Monsieur Gautier ! j'avais le droit d'attendre un peu plus de votre amitié.

*Il sort.*

## SCENE XVI.

GAUTIER , SOPHIÉ.

GAUTIER.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Tu pleures , je crois , et moi aussi... Bélanger m'irrite , son fils me touche... Mais non, non... je suis un bonhomme, Bélanger est un orgueilleux ; je suis riche, il est ruiné ; il ne doit plus y avoir rien de commun entre nous.

SOPHIÉ.

Son fils n'est pas un orgueilleux.

GAUTIER.

Monsieur Bassot non plus... C'est bien le meilleur garçon... Rien ne nous empêche d'aller visiter le logement de monsieur Bélanger. Son fils ne me convient pas ; mais son appartement peut me convenir... Ah ! le voilà ce cher ami Bassot.

## SCENE XVII.

LES MÊMES , BASSOT.

BASSOT.

Me voilà de retour ; tout va bien , tout va bien , mon cher commettant... (*A Sophie.*) Mademoiselle, voulez-vous bien agréer... (*Bas à Gautier.*) J'ai fait une petite inversion à notre jeu qui produira les plus brillans effets.

GAUTIER.

Ce cher Bassot ! quelle diligence ! quelle activité !

BASSOT, à *Sophie*.

Ah ! Mademoiselle, combien je dois m'applaudir de l'espoir qu'a bien voulu me donner monsieur votre père... (à *Gautier*.) La Bourse allait ouvrir au moment où j'ai quitté nos gens... (à *Sophie*.) Croyez que mon amour... (à *Gautier*.) La baisse est sûre...

SOPHIE.

Monsieur, en vérité...

BASSOT.

Ah ! si la flamme la plus pure... la plus désintéressée pouvait être couronnée... Soyez assurée qu'une fois votre époux... la passion la plus vive... (à *Gautier*.) Cela descendra jusqu'à 75.

GAUTIER.

Il a toujours quelque chose d'intéressant à vous annoncer.

BASSOT.

Trêve aux affaires... Pensons à notre projet sentimental... Tout-à-l'heure, en traversant les galeries de bois du Palais-Royal, je suis entré chez un libraire qui, par le plus grand des hasards, n'en est encore qu'à son sixième malheur, et toujours poursuivi par ma passion, je lui ai acheté un bel exemplaire de *Lord Byron*, le poète du cœur, le romancier à la mode... Oserais-je, Mademoiselle, vous prier d'accepter ?...

GAUTIER.

On n'est pas plus galant ! *Lord Byron* ! Bassot, mon ami, voilà une attention des plus délicates.

SOPHIE.

Monsieur, je vous remercie ; mais je ne sais si je puis accepter...

BASSOT.

C'est du romantique, Mademoiselle...

GAUTIER, transporté.

Mademoiselle, le romantique est sans conséquence, et s'accepte même d'un indifférent.

SOPHIE.

Mon père, de grâce, ne me forcez point...

GAUTIER.

Tu refuses *Lord Byron*! moi je le prends, et dès ce soir je ferai connaissance avec lui... (*feuilletant le livre.*) Papier vélin satiné, et doré sur tranche... du génie à chaque page, sans doute, c'est tout simple. Un lord anglais... L'avez-vous lu, mon ami?

BASSOT.

Tout-à-l'heure, dans mon cabriolet, j'en ai parcouru quelques chapitres qui m'ont plongé dans une tendre mélancolie. J'ai même senti de douces larmes mouiller mes yeux... C'est un style entraînant, varié, irrésistible. L'auteur, à chaque page, chante avec véhémence les douceurs de la vie champêtre... les enfers... la beauté... les vampires... les femmes vertueuses... les repentirs... (*A Gautier.*) Nos gens sont convenus de faire filer un certain bruit de guerre. (*Avec mystère.*) La grande muraille de la Chine vient d'être engloutie par un tremblement de terre, et l'Europe est menacée d'une invasion de Kalmoucks; nous touchons à la barbarie. (*Haut.*) C'est un poète qui, à chaque vers, célèbre la constance, la fidélité conjugale; il promène ses lecteurs d'illusions en illusions... et de la bienfaisance jusques dans ses avant-propos.

GAUTIER, *vivement.*

Ah ! la bienfaisance !... Est-il une vertu plus belle que la bienfaisance ? Pourquoi n'ai-je que 25,000 livres de rente ? Comme j'aurais fait du bien !

SOPHIE.

Mon père, vous avez à parler d'affaires avec Monsieur, permettez-moi de me retirer... (*A part.*) Ah ! Gustave ! quelle différence entre vous et monsieur Bassot.

*Elle rentre chez elle.*

## SCENE XVIII.

GAUTIER, BASSOT.

BASSOT.

J'ai cru devoir montrer des sentimens romanesques... vous concevez... une jeune personne...

GAUTIER.

Vous entendez la tactique du cœur, aussi bien que celle de la Bourse.

BASSOT.

Et j'ai lieu d'espérer qu'avec mes agrémens personnels et un peu de patience.

GAUTIER.

C'est cela, patience. Lorsque j'ai épousé madame Gautier, elle ne pouvait pas me souffrir ; ce n'est qu'au bout de trois ans de mariage, lorsque j'ai eu fait la connaissance d'un échevin de mon voisinage, qui venait faire notre partie tous les soirs, qu'elle s'est attachée à moi... oh ! mais passionnément attachée !



BASSOT.

Votre fille n'a encore vu en moi que le spéculateur ; il est temps qu'elle voie l'homme aimable, le cœur sensible. Flatter et séduire, voilà les deux moyens les plus en usage, et l'on réussit toujours dans le monde avec des complimens aux auteurs, des places aux ambitieux, des dîners aux girouettes, des cachemires aux coquettes, et des déclarations sentimentales aux jeunes filles.

GAUTIER.

Quelle profondeur ! Quelle science du cœur humain ! C'est un petit Labruyère que je vais avoir pour gendre.

BASSOT.

Or ça, voulant célébrer à la fois votre fortune et mon amour, j'ai préparé ce soir même une petite fête impromptu.

GAUTIER.

Une fête ! mon ami ! quelle galanterie !

BASSOT.

Votre charmante Sophie en sera l'ornement. J'y ai réuni quelques amis ; des chansonniers, des faiseurs d'affaires, un employé des jeux et un entrepreneur de fêtes champêtres... la société sera choisie : seulement je désire qu'on ne joue qu'argent comptant, afin d'éviter les querelles, le scandale.

GAUTIER.

Ma Sophie est folle des bals, des réunions.

BASSOT.

Le bon ton et le goût présideront à celle-ci... Nous n'aurons pas Colinet, mais il doit envoyer un de ses

*Un Jeu de bourse.*

6

substituts, pour les contredanses, et un élève de monsieur Comte, escamotera une demoiselle de douze ans.

GAUTIER.

Ah! c'est fort, et je suis curieux de voir cela.

BASSOT.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les glaces et les rafraîchissemens sortiront du café Anglais, et que les petits gâteaux seront fournis par madame Félix, pâtissière au passage du *Panorama*, connue pour la tenue de sa maison, la sévérité de ses principes, de ses meringues à la fleur d'orange.

GAUTIER.

Voyez cependant comme un homme supérieur se montre dans les plus petits détails.

BASSOT.

Une seule chose m'embarrassait... le local. Je demeure rue du Helder, à l'hôtel de New-Market : j'occupe un modeste troisième ; et, au moment où le propriétaire allait m'offrir son premier, un gros milord est venu s'en emparer ; mais j'ai toujours été en avant pour les invitations, et je les ai faites à votre adresse.

GAUTIER.

A mon adresse ?

BASSOT.

Pardon, j'ai peut-être été indiscret ?

GAUTIER.

Pas du tout ; mais mon appartement est bien petit. Attendez donc, une idée excellente. Eh ! parbleu, l'appartement de Bélanger ; il faut absolument qu'il me le cède tout de suite : je suis curieux de savoir si ses

bals de l'hiver dernier pourront soutenir la comparaison avec notre fête. . . Je vais bien vite lui parler.

BASSOT.

Mon ami, mon ami, il est malheureux ; je crois qu'il est de notre devoir de l'inviter avec son fils.

GAUTIER.

Certainement, il faut l'inviter. Ah ! comme je vais me divertir ce soir ! Du luxe, Bassot, du luxe, mon ami, de la magnificence ! Tâchons que Bélanger ne nous taxe point de parcimonie, de mesquinerie. Allons le trouver, et, avec les égards et le respect dus au malheur, prions-le de faire maison nette sur-le-champ. (*Il va sonner à la porte de Bélanger.*) Voisin, voisin ! monsieur Bélanger, monsieur Bélanger !

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BÉLANGER.

BÉLANGER, *avec humeur.*

Ah ! c'est vous, Monsieur.

GAUTIER, *vivement.*

Voisin, une affaire importante. Votre appartement... une fête superbe... des petits gâteaux... une demoiselle qu'on escamote... je ne puis vous en dire davantage ; mais il faut que vous me fassiez le plaisir de me céder votre appartement coûte qui coûte... (*Avec emphase.*) L'élite de la société de la capitale doit se rendre chez moi ce soir.

BÉLANGER, *avec ironie.*

L'élite de la société ?

GAUTIER.

Oui, Monsieur, oui, des amis de monsieur Bassot.

GAUTIER.

Des amis de monsieur Bassot. (*A part*) Cela doit être bien choisi.

BASSOT.

Nous avons compté sur votre complaisance...

BÉLANGER.

Pour déloger tout de suite ?

GAUTIER.

C'est cela.

BÉLANGER, *à part*.

Enrichi d'hier, et donner une fête aujourd'hui, quel délire !

GAUTIER.

Quant à vos meubles, il ne faut pas que cela vous inquiète : dites-moi ce qu'ils vous ont coûté, et je vais vous remettre les fonds. Combien voulez-vous ? dix mille, quinze mille francs, est-ce assez ; voulez-vous plus ?

BÉLANGER, *à part*.

Il faut qu'il ait fait un gain bien considérable.

GAUTIER.

Peut-être les meubles ne sont-ils plus du dernier goût, mais pour ce soir les personnes invitées m'excuseront... et demain...

BÉLANGER, *avec ironie*.

Vous devez vous y connaître, monsieur Gautier, et savoir, à vingt francs près, ce que peut valoir une console, un canapé, un bonheur du jour.

GAUTIER, *vivement.*

Que dites-vous donc là, Monsieur ?

BÉLANGER.

Un ancien marchand tapissier du faubourg Saint-Antoine.

GAUTIER, *avec colère.*

Monsieur, point d'épigrammes, point de personnalités.

BÉLANGER.

Des épigrammes ? je ne croyais pas vous faire de la peine en vous rappelant. . .

GAUTIER.

C'est le ton ironique que vous avez pris qui m'a déplu. Croyez-vous que j'aie la faiblesse de rougir d'avoir été négociant ?

BASSOT.

Monsieur Bélanger, ce que vous venez de dire est de la dernière inconvenance. Monsieur Gautier est un homme de mérite qui ne doit son élévation qu'à lui-même.

BÉLANGER.

Oui. (*A part.*) Et à cette maudite hausse des effets publics.

GAUTIER, *avec colère.*

C'est l'envie, c'est la jalousie qui vous animent contre moi ; mais c'est égal, il faut passer quelque chose au malheur.

BÉLANGER, *à part.*

Allons, il a pitié de moi.

GAUTIER.

Au surplus, tous ces petits débats sont des enfantillages. Je ne veux pas me fâcher aujourd'hui, et pour

vous prouver que je n'ai plus d'humeur, je vous invite, ainsi que votre fils, à notre fête de ce soir. Songez que vous me désobligez si vous n'êtes pas des nôtres.

BÉLANGER, *à part.*

Si je pouvais renouer ce mariage. (*Haut.*) Eh bien ! mon voisin, j'irai. Pardon de mes petites plaisanteries.

GAUTIER.

Ne parlons plus de cela ; ma fête peut vous être utile et vous procurer de belles connaissances, peut-être vous faire avoir une place. Ah ! cà, je vais voir un peu vos appartemens.

BÉLANGER.

Dites les vôtres ; vous êtes maintenant chez vous.

BASSOT.

Je compte sur vos soins, beau-père, pour l'arrangement du local ; songez surtout que nous aurons des Anglaises de distinction, et qu'à minuit, la comtesse russe, Mérinowska, doit honorer le bal de sa présence.

GAUTIER.

Une Comtèsse russe. (*A part.*) Oh ! pour le coup, Bélanger en fera une maladie. (*Haut.*) La comtesse Mérinowska !... Des illuminations en verres de couleurs dans le petit jardin, et un bouquet d'artifice si le commissaire le permet.

*Il entre dans la maison de Bélanger.*

## SCÈNE XX.

BÉLANGER , BASSOT.

BÉLANGER.

Ce pauvre Gautier est vraiment d'une susceptibilité!

BASSOT.

Ma foi, mon cher Bélanger, vous avez été un peu dur; et je vous avoue qu'à sa place, moi qui vous parle... Mais, pardon, j'oubliais que votre position mérite des égards.

BÉLANGER.

Eh! Monsieur, faites-moi grâce de vos égards.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES , UN GARÇON DE CAISSE.

LE GARÇON DE CAISSE.

Monsieur Bélanger? C'est Monsieur, je crois... une lettre; il n'y a pas de réponse, et comme j'en ai dix autres à porter... C'est de la part de monsieur Lacroix.

*Il sort.*

BÉLANGER.

Lacroix, mon agent de change. Voyons, voyons. Ah! grand dieu! je frémis! quelle émotion s'empare de moi! quand je pense que c'est ma dernière ressource. (*Il lit bas.*) Ciel! quel bonheur! ne me trompai-je pas?

BASSOT.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? est-ce qu'il va se trouver mal?

BÉLANGER, *lisant tout haut.*

« Mon cher Bélanger,

» Tout va bien, la rente a continué de monter d'une  
» manière extraordinaire. J'ai déjà recouvré une par-  
» tie de vos capitaux. Je vous écris du champ de ba-  
» taille : de quart-d'heure en quart-d'heure vous re-  
» cevez un courrier ; j'espère être assez heureux pour  
» réparer l'imprudence que vous avez faite. »

BASSOT, *inquiét.*

Pardon, je ne crois pas me tromper ; ce sont des nouvelles de la bourse ?

BÉLANGER.

Depuis midi, les effets ont monté de 5 fr. 50 c.

BASSOT.

Comment ? Que dites-vous ?

BÉLANGER, *lisant.*

« On avait fait circuler une mauvaise nouvelle pour  
» amener une baisse ; mais la ruse a été découverte, et  
» n'a pas peu contribué à faire hausser jusqu'à 83. »

BASSOT, *vivement.*

Ah ! grand Dieu ! moi qui ai joué à la baisse... et mes capitaux... c'est-à-dire ceux de monsieur Gautier ! Pardon... je cours... je vole... je reviens... une hausse !... quel bouillon !

*Il sort précipitamment.*



## SCENE XXII.

BÉLANGER, *parcourant le théâtre et se frottant les mains;*  
 GAUTIER, *à la fenêtre de Bélanger, un pied de roi à la main.*

BÉLANGER.

Relisons, relisons. Oui, c'est bien cela, je ne me possède pas de joie.

GAUTIER.

Un salon de 32 pieds de long sur 28 de large, deux contredanses à seize.. Le coup-d'œil sera superbe; la comtesse Merinowska sera enchantée.

BÉLANGER.

Une hausse de 5 francs cinquante centimes... Voilà de quoi me liquider, et au-delà. Me voilà redevenu ce que j'étais.

GAUTIER.

Voisín, votre appartement est magnifique; avez-vous un lustre à cinq branches? Pouvez-vous me prêter des girandoles pour le bal de ce soir?

BÉLANGER.

Ah bien! oui, il s'agit bien de cela, voisín... Je reprends mon logement; un coup imprévu... une hausse de 5 francs cinquante centimes... C'est moi qui donnerai le bal.

GAUTIER.

Comment! comment! une hausse!

*Un Jeu de bourse.*

BÉLANGER.

La nouvelle vient de m'en arriver à l'instant : la voici.

GAUTIER, *très-vivement.*

Ah ! mon Dieu ! et Bassot qui m'a fait jouer à la baisse. attendez... je descends.

### SCÈNE XXIII.

BÉLANGER, *seul, parcourant toujours le théâtre.*

J'éprouve un contentement... une agitation... toutes mes idées se confondent... pouvais-je espérer un coup aussi heureux.

### SCÈNE XXIV.

BÉLANGER, GAUTIER.

GAUTIER, *accourant.*

Ah ! mon Dieu ! quelle inquiétude ! serait-il vrai ? Comment ? expliquez-moi... et cette grande muraille engloutie... et cette invasion de Kalmoucks... ne vous trompez-vous pas ?

BÉLANGER.

La nouvelle est sûre... C'est mon agent de change qui m'écrit... Votre Bassot a sauté en l'air, en lisant la lettre, et il est parti comme un éclair.

GAUTIER.

Ah ! grand Dieu ! je suis ruiné , anéanti !

BÉLANGER.

Ma fortune est plus assurée que jamais !

GAUTIER, *en colère.*

Est-ce que les effets publics ont besoin d'être si élevés que cela... c'est une infamie, c'est une indignité !... c'est une calamité générale !

BÉLANGER.

C'est une bénédiction, c'est une prospérité publique!.. Voisin, vous allez me faire le plaisir de donner votre fête où bon vous semblera... La comtesse Merinowska dansera ailleurs que chez moi.

GAUTIER, *pleurant.*

Redevenir petit rentier ! Et ce malheureux Bassot qui, ce matin encore, me disait « poussons, poussons. » je pousse... et voilà où cela me conduit.

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, BOUTET.

BOUTET.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que je viens donc d'apprendre, mes chers voisins ?... Vos fortunes sont encore bouleversées... Encore un coup de bascule... Voilà Bélanger en haut, voilà Gautier en bas : il n'y a toujours que moi qui ne change pas de place.

## SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, GUSTAVE, SOPHIE.

BÉLANGER, *à Gustave.*

Viens, mon cher Gustave, viens embrasser ton père : notre fortune nous est rendue, mon ami.

GAUTIER, à Sophie.

Ah! ma pauvre Sophie! viens consoler ton malheureux père... Tu sais bien tout ce que j'avais gagné... Eh bien! tout est perdu!

BÉLANGER, à Boutet.

Et comment savez-vous déjà?

BOUTET.

Je tiens la nouvelle de Bassot que je viens de rencontrer, comme je sortais de chez mon notaire... Il m'a même chargé de vous remettre un mot qu'il a griffonné bien vite dans un café; car cet homme-là est toujours pressé.

GAUTIER.

Que peut-il m'écrire? Est-ce qu'il se flatterait encore d'épouser ma fille?...

( Il lit. )

« Monsieur et cher commettant, c'est avec le plus vif regret... ( *S'interrompt.* ) Belle consolation! ( *Il continue de lire.* ) que je suis forcé de vous annoncer que vous avez tout perdu... Je suis pour une somme assez forte dans la catastrophe qui vous ruine: c'est ce qui m'oblige à partir sur-le-champ pour l'Angleterre, où je compte retrouver plusieurs amis qui ont été forcés de quitter Paris, par suite des mêmes malheurs, et avec lesquels je dois former à Londres une compagnie d'Assurances. »

Eh bien! les gens qui seront entre ses mains pourront se vanter d'être joliment assurés!

BOUTET.

Enfin vous en voilà débarrassés... J'espère qu'à pré-

sent, mes chers voisins, vous serez assez raisonnables, et que vous marierez vos enfans... L'amour de ces jeunes gens ne peut pas toujours suivre le cours de la place.

GAUTIER.

Moi, je ne demande pas mieux ; mais sans doute que Monsieur ne voudra plus y consentir ?

BÉLANGER.

Vous vous trompez, Monsieur Gautier... Je regrettais tantôt d'avoir laissé échapper l'occasion de faire le bonheur de mon fils ; mais elle se représente : je suis bon père, et je consens... Vous n'auriez pas eu cette modération, mon cher voisin... Voilà comme un homme bien né doit prendre la revanche.

BOUTET.

A la bonne heure : et voulez-vous m'en croire, laissez ceux qui n'ont rien, ou qui ont trop, se hasarder dans ces jeux périlleux... Imitiez-moi. Le petit bien que je viens d'acheter me rapporte, franc d'impôts, trois et demi pour cent... Mon revenu n'augmentera pas ; mais il ne diminuera pas ; mais on ne me l'enlèvera pas ; mais il me restera ; et grâce à lui, je n'éprouverai jamais, comme cela vous est arrivé à tous les deux, dans une matinée, la fièvre, le délire qu'entraîne un grand bonheur, et les inquiétudes, les angoisses où nous plonge une grande catastrophe.

FIN.